

C. MENCÉ-CASTER, « La problématique de la ‘disparition’ et/ou de la co-existence... »

Dans cet article, il s’agira d’examiner les modalités selon lesquelles sont abordées et traitées les problématiques de disparition et/ou de coexistence de phonèmes au sein d’une synchronie donnée ou à travers le temps. Nous nous attacherons ensuite à analyser la question du yeísmo selon cette même optique.

Mots-clés : variation ; phonologie ; synchronie ; diachronie ; *yeísmo*.

En este artículo examinaremos las formas en que se abordan y tratan los problemas de la desaparición y/o coexistencia de fonemas dentro de una sincronía determinada o a través del tiempo. A continuación analizaremos la cuestión del yeísmo desde esta misma perspectiva.

Palabras claves : variación; fonología; sincronía; diacronía; *yeísmo*.

La problématique de la ‘disparition’ et/ou de la co-existence des phonèmes : entre prescription et description (Espagne et Amérique)

CORINNE MENCÉ-CASTER

SORBONNE UNIVERSITÉ

Corinne.Mence-Caster@sorbonne-universite.fr

1. Je voudrais évoquer dans cet article un point de phonétique et de phonologie qui ne cesse de m’interpeller depuis quelques années mais qu’avant la problématique de ce colloque, je n’ai guère eu le temps d’explorer. Ce point peut se formuler en deux questions simples, qui, par ailleurs, se rejoignent : à quel moment prend-on acte de la « disparition » d’un phonème et de l’établissement d’un nouveau phonème ? Pourquoi est-il si difficile, dans une synchronie donnée, en l’occurrence ici, la nôtre, d’aborder la question du changement linguistique et, encore plus celles de la variation et de la disparition de formes, alors même qu’on en a la conscience ?
2. Si je formule ma problématique en ces termes, c’est bien parce que mon vif intérêt pour la linguistique historique, allié à la fréquentation des manuscrits médiévaux, tout autant que les analyses que j’ai pu mener sur les variations diatopiques dans la Caraïbe hispanique notamment, m’ont fait prendre conscience d’une forme d’aveuglement face à la dynamique interne et permanente de tout système linguistique. Cet aveuglement a pour socle la prégnance du regard prescriptif que nous tendons à jeter sur la langue, même lorsque nous tentons simplement de la décrire.
3. De fait, le point de vue qui est porté sur les faits linguistiques tend à privilégier le caractère statique de l’objet « langue », dans une sorte de grande fidélité à la fameuse coupure dite « saussurienne » entre une linguistique évolutive des changements relevant de la diachronie et une linguistique statique des états de langue relevant, pour sa part, de la synchronie. La variation est donc souvent passée sous silence ou laissée dans les marges, alors même qu’elle est partout observable et observée dans une synchronie donnée ou dans la diachronie d’une langue. Inversement, tout en marginalisant la variation, on ne prend pas davantage acte de la dispari-

tion de certaines formes. Est donc aménagée une forme d’entre-deux inconfortable où on tend à faire comme si rien n’avait changé, alors même qu’à demi-mot, on reconnaît le changement.

4. Dans la présente étude, j’essaierai dans un premier temps de mettre en évidence, comment les descriptions du système phonologique de la langue espagnole peuvent être analysées comme des discours « prescriptifs » en faveur d’une synchronie « statique » ; ceci pour les états de langue anciens, comme pour notre actuelle synchronie. Je tenterai ensuite de voir comment la prise en compte du concept de « synchronie dynamique » de Martinet et l’introduction de la notion de « disparition-processus » peuvent nous permettre d’appréhender de manière bien plus claire certains phénomènes, tel le statut de la latérale palatale au sein du système phonologique de l’espagnol contemporain, en lien bien évidemment avec la question du *yeísmo*.

1. Synchronie, diachronie, synchronie dynamique

5. Il n’est pas question ici de remettre en cause la haute valeur heuristique attribuée à la distinction entre « synchronie » et « diachronie » qui tend à charpenter l’ensemble des descriptions de la langue mais de manifester que, sans rompre radicalement avec ce cadre saussurien (Saussure, 1985), il est possible de prendre en compte la variation de manière plus significative, en intégrant, par exemple, le concept de synchronie dynamique de Martinet (1990 ; 13-23). En effet, dans la perspective de Ferdinand de Saussure, le caractère dynamique de la langue est observable à travers les changements dans le temps, c’est-à-dire dans la diachronie. Martinet qui se disait « saussurien », voire le plus saussurien des linguistes de son temps, défend, au contraire, l’idée d’une synchronie dynamique, à savoir de changements internes permanents dans la langue au sein d’une synchronie donnée. Ce point de vue crée nécessairement un objet « langue » différent : avant d’être conçu comme un passage d’un état A à un état B, et avant donc de se transformer en un fait diachronique, le changement à l’œuvre démarre en pleine synchronie, comme un processus. Il en découle que, dans une synchronie donnée, coexistent la forme initiale en voie de changement et la forme déjà transformée. Par exemple, peuvent coexister, dans une même synchronie, en position initiale de mot et avant

voyelle, une prononciation labio-dentale du phonème /f/ et une prononciation aspirée ou encore une prononciation aspirée et une prononciation muette. Dans une période donnée, le changement peut donc être en gestation et se traduire par la cohabitation de plusieurs variétés du même système, dont l’une a tendance à s’imposer pendant que l’autre recule. Puisque la « coexistence » s’éprouve dans le système et pour lui, elle a un caractère dynamique au sein d’une synchronie délimitée : les variations en synchronie existent presque toujours, justifiant alors que l’on puisse parler de « synchronie dynamique ».

6. Dans l’avant-préface à la récente réédition de « Économie des changements phonétiques », Jeanne Martinet faisait fort heureusement observer que Martinet ne rejetait pas tant l’opposition de synchronie à diachronie que « l’identification de synchronique à statique et diachronique à dynamique » (Martinet, 2005 ; 12).
7. Cette identification de « synchronique à statique » tend à créer des sortes de distorsions dans les discours visant la description des systèmes phonologiques dans un état de langue donné. Pour manifester la dimension statique de ce qui précisément est présenté comme un « état », l’historien de la langue se sent presque obligé de taire le processus de changement qui est à l’œuvre ou, à tout le moins, de le minimiser.
8. Je ne pourrai pas, dans le cadre qui m’est imparti, multiplier les exemples. Je me contenterai de commenter brièvement l’exposé que nous propose Rafael Cano Aguilar quant à la description du système phonologique du castillan médiéval.
9. Dans son ouvrage très connu, *El español a través de los tiempos*, et ô combien utile, Rafael Cano Aguilar (1997 ; 95) présente ainsi le phonème rattaché au graphème *f*- à l’initiale que l’on trouve dans nombre de manuscrits médiévaux :

la /f/ latina se daba sobre todo en posición inicial [...] o detrás de consonante, los textos antiguos la muestran con notable regularidad [...]. Sin embargo, desde el siglo IX (el primer ejemplo es de 863 en Santoña) hay muestras de que daba lugar a una aspirada, que podía desaparecer.
10. À travers ses explications, on perçoit justement la dynamique du système, même si elle n’est pas posée d’emblée et semble plutôt être reconnue dans un second moment, après l’intervention de « *sin embargo* ». Si la présentation adoptée laisse entendre que, dans cette position, le phonème à

rattacher au graphème *f*- n’est pas univoque, l’idée prédominante de l’historien de la langue est quand même de créer une impression de stabilité « *los textos antiguos la muestran con notable regularidad* ». La variation, pour sa part, est manifestée au travers de l’expression « *hay muestras de que* ».

11. On peut formuler des observations similaires pour la présentation du sous-système des affriquées et des fricatives médiévales. En effet, après une description, au premier plan, des affriquées dentales, puis des fricatives alvéolaires, et de leur origine latine, ce qui renvoie à une certaine stabilité du système, Rafael Cano Aguilar (1997 ; 103) propose, en caractères bien plus réduits, les éléments d’ajustement suivants, en lien précisément avec la variation.

12. On peut lire ainsi, dans un second temps et avec une taille de police inférieure :

Fueron frecuentes los trueques de estos dos fonemas por otros; pero en esas sustituciones nunca se mezclaron sordas con sonoras, lo que prueba la solidez de la distinción. El más extendido fue el de /s/ por su correspondiente fricativa palatal /š/ [...] en último término, hemos de pensar que ambos fonemas estaban muy próximos, por lo que las posibilidades de cruce eran muy grandes. Más esporádicos fueron /s/ > c / [...] La /z/ también se trocó por /ž/ [...].

13. Un peu plus loin, quand il évoque les changements dans le paragraphe intitulé *Cambios en el sistema consonántico* (Cano Aguilar, 1997 ; 209), on peut lire, à propos du graphème *f*- à l’initiale :

La difusión del cambio f- > h- (o « cero fonético ») debió ser constante por toda Castilla entre los siglos XIII y XIV ». Es cierto que la lengua culta, literaria, oficial, al preferir la solución conservadora, impide seguir con detalle su progreso. Pero la presencia de formas como hijo en un documento toledano de 1206, la de haz a, azia, (<FACIE AD) en algún texto alfonsí o la de heda, Henares, en las ‘serranas’ del Arcipreste de Hita, nos indica que la aspiración de f- había dejado de ser un rasgo dialectal castellano-viejo, si bien sería considerado como claro « vulgarismo » de pronunciación.

14. Deux remarques s’imposent : la première consiste à souligner la sorte de reformulation « inexacte » par rapport à ce qui avait été affirmé à la page 103. On passe de « *hay muestras de que* » à « *La difusión del cambio f- > h- (o « cero fonético ») debió ser constante por toda Castilla entre los siglos XIII y XIV* ». Par ailleurs, on peut faire observer également que n’est peut-être pas suffisamment pris en compte le décalage entre la langue orale et la langue écrite. En effet, la norme de l’écrit est distincte de celle de l’oral. Comme on sait, l’écrit tend au conservatisme dans la graphie, le lexique et

la syntaxe ; il relève de traditions discursives qui lui impriment sa marque et conditionnent, tout en le façonnant, le style des scripteurs. Ainsi, ce n’est pas un hasard si se développent actuellement des grammaires de l’oral (grammaire du français oral, par exemple) et que des situations de conflictualité latente peuvent se créer, pour un scripteur donné, entre le sujet écrivant et le sujet parlant qui sont comme les deux faces d’une même médaille. Par ailleurs, si on tient compte du fait qu’aucun être humain ne peut avoir la totale maîtrise de ce qu’il écrit (l’inconscient est toujours à l’œuvre en quelque sorte), on comprend mieux pourquoi un même scripteur peut se trouver écartelé entre une « norme » ou des usages de l’écrit, parfois très distants de l’usage parlé, au point que ce scripteur puisse inconsciemment, par endroits, par à-coups, laisser filtrer, et donc dévoiler, la réalité phonique ou lexicale, rendue opaque par le conservatisme propre à l’écrit. Cette variation, entre l’écrit et l’oral, parce qu’elle est souvent passée sous silence, rend les variantes graphiques des textes médiévaux, plus difficiles à interpréter.

15. La seconde remarque concerne le sous-système des affriquées et des fricatives, toujours dans ce même paragraphe consacré aux « changements du système consonantique ». On peut lire ainsi (Cano Aguilar, 1997 ; 211) :

*Fenómenos muy parecidos se dan con la serie de fonemas sibilantes y palatales [...] : lo habitual es su distinción gráfica, de acuerdo con el rasgo ‘sordo’/‘sonoro’, distintivo en cada pareja (sólo la diferencia gráfica entre ss/s no solía respetarse, igualándose ambas en s). **Pero desde pronto empiezan a aparecer confusiones entre sordas y sonoras** [une note en bas de page placée à cet endroit indique « Naturalmente, sólo podemos tener en cuenta las que se producen una vez que se estabilizó la grafía castellana medieval (mediados del s. XIII) »].*

16. L’affirmation qui figure en gras dans la citation ci-dessus se doit d’être mise en parallèle avec celle que nous avons relevée précédemment, à la page 103 : « *pero en esas sustituciones nunca se mezclaron sordas con sonoras, lo que prueba la solidez de la distinción* ». Cette comparaison offre un point d’appui privilégié pour bien comprendre les sortes de distorsions du discours que nous évoquions et qui trahissent la difficulté à identifier « synchronique » à « statique ».

17. Or, en recourant au concept de « synchronie dynamique » de Martinet, les explications gagneraient en clarté sans pour autant aboutir à une remise en cause des grands principes d’évolution phonologique. On pourrait dire ainsi que le graphème *f*- à l’initiale dans les manuscrits médiévaux

renvoie, soit à une prononciation labio-dentale, soit à une prononciation aspirée, soit à une prononciation muette et qu’il est vraisemblable qu’à partir du milieu du XIV^e siècle, la prononciation labio-dentale ait été en récession par rapport à l’aspirée, et que, dès la fin du XV^e siècle, celle-ci soit devenue récessive par rapport à la muette. Dans tous les cas, ces considérations devraient s’accompagner d’observations sur la variation diatopique et diastratique qui est à l’œuvre du XIII^e au XV^e siècle et qui explique le maintien du *f-* dans la zone de la Vieille Castille (variation diatopique), et de manière, plus générale, à l’écrit, étant donné que jusque vers le milieu du XV^e siècle, l’aspiration a pu être considérée comme un trait de prononciation vulgaire (variation diastratique).

18. On pourrait procéder de la même façon pour la description du sous-système des affriquées et fricatives, en indiquant que la correspondance graphèmes-phonèmes établie dans le *scriptorium* alphonsin a été mise à mal, de manière précoce, par les confusions qui sont survenues dès le milieu du XIII^e siècle entre sourdes et sonores d’une part, et entre la fricative apico-alvéolaire et la fricative palatale, d’autre part, pour ne prendre que cet exemple. Il s’agirait alors, comme pour le cas du *f-* à l’initiale de mettre en exergue les périodes de récession de certaines confusions et celles où elles se sont imposées, tout en indiquant en faveur de quel(s) phonème(s) se sont faites les évolutions.
19. Comme l’explique Claire Badiou-Monferran et Thomas Verjean (2015 ; 8), il est possible d’« appréhender la disparition » dans les langues, « non plus comme un « résultat » (*i.e.*, comme le corollaire d’un autre phénomène de changement), mais comme un « processus » dont les étapes rest[en]t à circonscrire, et l’éventuelle gradualité ([recul], obsolescence, désattestation, perte à définir ». Tout en souscrivant globalement à ces propos, il me paraît plus exact, dans la perspective qui est la mienne, de le reformuler comme suit : « il est possible d’appréhender la disparition-processus ou la variation dans les langues comme les deux faces d’une même médaille, d’autant qu’une forme ne disparaît guère d’une langue d’un coup de baguette magique ».

2. Le « statut » de la latérale palatale et la question du *yeísmo*

20. Avant d’aborder le « statut » de la latérale palatale, en lien avec la question du *yeísmo*, il me paraît utile de formuler deux nouvelles observations :

2.1. TOUT D’ABORD, UNE OBSERVATION DE NATURE GÉNÉRALE

21. Dans la manière d’appréhender la présentation du système phonologique contemporain, notamment lorsqu’elle se fait sous forme de tableau, je note une tendance à mettre en place des stratégies (inconscientes ?) visant à masquer la coexistence de deux sous-systèmes : l’un relevant de l’espagnol du Nord-Centre de la Castille et l’autre dit « atlantique ». En tout cas, la volonté de valoriser la variation diatopique n’est pas toujours manifeste, comme s’il était plus confortable d’évoquer l’homogénéité du « standard », sans s’interroger nécessairement, par ailleurs, sur ce que recoupe cette notion floue de « standard ».
22. Le regard prescriptif se fait alors prégnant, sans qu’il soit certain que cette prégnance relève toujours de processus conscients. Tout se passe comme si la fidélité à une forme de norme « monocentrique » travaillait en sourdine les discours.
23. Il en découle que les variations diatopiques qui s’inscrivent dans la synchronie de l’espagnol contemporain se retrouvent ainsi souvent invisibilisées et comme renvoyées du côté de la dialectologie. Ainsi, il n’est pas toujours spontanément précisé que la fricative interdentale n’existe pas partout, pas plus qu’il n’est indiqué de façon systématique que le pronom *vosotros* est inusité dans la majeure partie du monde hispanique.
24. Or, il devrait être possible de présenter le système phonologique de l’espagnol contemporain dans sa complétude, en tenant compte du sous-système dit « du Nord-Centre » et du sous-système dit « atlantique ». Les présentations dominantes, en tout cas, celles auxquelles les étudiantes et étudiants sont le plus souvent confrontés, tendent à inscrire comme « standard » la fricative interdentale sourde et la palatale latérale, ce qui a pour corollaire de rejeter dans les domaines de la dialectologie et de la variation diatopique, les fricatives dorsodentale et palatale. Autant dire que dans un cours « classique », ces différences ne sont guère prises en compte, étant

donné que l'étude des variations diatopiques est souvent perçue comme relevant d'une forme de spécialité en soi, et non comme un savoir général à transmettre à tous et à toutes.

25. Dans *Éléments de linguistique hispanique*, publié dans la collection « Linguistique » des Éditions Hispaniques, Marie-France Delpont (2018 ; 60), dans ce qu'elle appelle le « sous-système des occlusives, fricatives et affriquées **en espagnol moderne**¹ », inclut la fricative interdentale qui ne relève que du seul système phonologique du castillan du Centre-Nord de l'Espagne.
26. S'il est vrai que quelques lignes auparavant, elle avait pris soin d'évoquer le maintien dans l'espagnol dit « atlantique » de la seule fricative dorsodentale, il n'en reste pas moins que l'appellation « espagnol moderne » à laquelle elle recourt pour présenter le système du castillan Nord-Centre ne peut manquer d'interpeller.
27. Dans le cours de linguistique espagnole qu'il propose à ses étudiants du Master « Langue Française Appliquée » (<https://tinyurl.com/4hcjet8v>), le linguiste André Thibault fournit un inventaire des phonèmes de l'espagnol contemporain, dans lequel figurent la fricative interdentale et la latérale palatale sans que soit précisé(s) au sein du tableau l'autre ou les autres sous-système(s) possible(s).
28. Bien plus apte à témoigner de la variation au sein de l'espagnol nous semble être la présentation que proposent Darbord et Pottier dans leur manuel *La langue espagnole* (1997 ; 87-88). Dans un sous-chapitre intitulé « Le système actuel (Espagne, Amérique latine) », les deux linguistes présentent le système phonologique sous forme de deux tableaux distincts et en recourant à la notion de « diasystème » :

Le système actuel (Espagne, Amérique latine)

L'opposition phonologique des deux fricatives a été mieux ressentie là où les conditions phonétiques (articulatoires) étaient favorables (zone cantabrique) : là, il a fallu éloigner la fricative dorsodentale de la zone palatale : c'est l'interdentalisation qui n'est dûment décrite qu'au XVIII^e siècle. L'autre éventualité était la confusion des deux fricatives centrales. On peut la constater dans les zones éloignées du secteur cantabrique [...]. En Amérique latine, l'articulation est uniformément dorsodentale. Ce phénomène de confusion libère une « case » et crée une nouvelle possibilité d'évolution [...] Aussi constate-t-on la **fricatisation** de la liquide palatale et de /y/.

1 C'est moi qui souligne en recourant au gras.

29. Cette présentation met bien en exergue les deux sous-systèmes phonologiques majeurs de l’espagnol actuel qui sont définis clairement et de manière relativement synthétique. Nous disposons donc là d’un modèle qui, s’il était diffusé, pourrait permettre de mieux prendre en compte la variation et la dimension polycentrique du système, à travers, par exemple, la notion de diasystème. Nous aborderons cette question plus précisément maintenant à partir de la question du *yeísmo*.

2.2. COMMENT ABORDER LA QUESTION DU *YEÍSMO* POUR TENIR COMPTE DE LA VARIATION INHÉRENTE AU SYSTÈME DE L’ESPAGNOL ?

30. Commençons par mettre en évidence une contradiction : alors même que presque tous les manuels ou ouvrages ou articles de linguistique synchronique consultés font état du même constat, et ce, depuis plus de cinquante ans parfois, à savoir le recul de la palatale latérale qui fait du *yeísmo* un phénomène panhispanique, cette latérale palatale continue d’être systématiquement insérée dans les tableaux de présentation du système phonologique de l’espagnol, dit « contemporain » ou « moderne ». Cette insertion, non suivie de commentaires sur son caractère potentiellement problématique, pose question.
31. Darbord et Pottier, dans l’ouvrage que nous avons déjà mentionné et qui date de 1988, indiquaient déjà que la liquide palatale et la fricative palatale ne s’opposent guère pertinemment et que ces phonèmes tendent à se confondre dans bien des endroits du domaine hispanique. Dans un article publié en 1992, soit il y a exactement trente ans, Calero Vaquera et Calvillo Jurado (1992) s’exprimaient en ces termes :

Es lugar común en los manuales de enseñanza media destinados a la didáctica de la lengua española (materna) presentar el fonema palatal lateral /y/ inserto en el sistema fonológico y referirse al yeísmo como un fenómeno dialectal extendido en ciertas zonas. Tales manuales no hacen sino reproducir sucintamente el tratamiento dado por los especialistas a este asunto.

32. Comme spécialistes, les auteurs de l'article citent des articles et ouvrages de 1979, 1984 et 1986². Plus récemment, Marie-France Delport, dans l'ouvrage déjà cité (2018 ; 61), indique :

Dans le sous-système des liquides, on se souvient que l'on a posé l'existence de quatre phonèmes ; plus précisément, on a opposé un phonème latéral palatal au phonème latéral alvéolaire. Or, l'existence de ce phonème latéral palatal connaît des vicissitudes qui le font disparaître de l'usage tant des Hispano-américains que des Espagnols péninsulaires selon un rythme différent.

33. Et de préciser (2018 ; 61) :

Il ne s'agit pas là d'une disparition pure et simple mais, phonétiquement parlant, d'une simplification par confusion avec la réalisation la plus fermée du phonème vocalique /i/. Telle est du moins la version que nous proposons du phénomène.

34. Je pourrais multiplier les exemples et les citations mais nous en viendrions probablement au même résultat : tous les linguistes concernés prennent acte du caractère tout à fait récessif, de l'usage de la palatale latérale et de l'emploi très général de la fricative palatale, en ses lieu et place.

35. On est donc en droit de s'interroger sur le traitement « de choix », pourrait-on dire, qui est réservé dans les descriptions du système phonologique de l'espagnol à ce phonème dont le processus de disparition est au stade de l'obsolescence, ou à tout le moins, du recul très net.

36. Ce traitement interpelle dans la mesure où les propos tenus semblent relativement contradictoires par rapport à la manière dont sont décrits et présentés d'autres phénomènes de même nature. En effet, si on prend le cas du seseo en Amérique hispanique, il apparaît, qu'indépendamment du fait qu'il existe quelques zones *ceceantes*, les ouvrages de « description » lin-

2 *Así, en el manual de lengua española de E. Quintanilla Sáinz (1984; 27), se incluye el yeísmo en el apartado de "lengua vulgar" como ejemplo de "mala pronunciación", aplicándole el calificativo de "vicio". Por su parte, L. Alonso et alii (1986; 297) se refieren al yeísmo en un subapartado dedicado al andaluz como dialecto del castellano, sin dejar claro que se trata de un fenómeno que trasciende geográficamente los límites de Andalucía; con todo, no llegan a calificarlo de "vicio". J.A. de Molina y M. Rodríguez (1979; 324) se muestran más asépticos: insertan el yeísmo en un apartado titulado "La norma culta castellana y las variantes dialectales", dentro de las cuales incluyen el yeísmo como rasgo común al extremeño, murciano, canario y andaluz; vuelven a referirse a él en el tema relativo al español de América, incluyendo una breve visión diacrónica.*

guistique n’hésitent pas à affirmer que le *seseo* est général à toute l’Amérique hispanique.

37. Or, alors même qu’est répété à l’envi que le *yeísmo* est un phénomène panhispanique, l’on continue de considérer que la latérale palatale est un phonème du système consonantique de l’espagnol péninsulaire contemporain « standard ».

38. Il semblerait donc, ici, contre toute attente, que la coexistence soit maintenue, sans que ne soit vraiment posée de manière plus explicite la question de la disparition de ce phonème palatal latéral, ou au moins, celle de son évolution. L’on se borne tout au plus à mentionner son recul, sans s’attacher à montrer que ce recul est déjà multiséculaire (dès le XVIII^e siècle) et qu’il n’a jamais cessé de se généraliser.

39. Examinons un cas où la question du recul de la latérale est posée et examinée dans un ouvrage récent, celui de Marie-France Delport, déjà cité, et ce, afin d’illustrer notre propos.

40. On peut reconnaître, en effet, à cette linguiste le mérite de ne pas éluder la question et d’ouvrir le débat (Delport, 2018 ; 62) : « La question se pose de décider si cette réalisation phonétique [j] doit être considérée comme la réalisation d’un phonème consonantique ou comme l’une des variantes du phonème vocalique /i/. » Toutefois, il faut admettre qu’elle procède de manière quelque peu oblique, dans la mesure où on se serait plutôt attendu à ce que l’une des questions coextensives à celle qu’elle décide de poser, soit la suivante : doit-on (peut-on) encore considérer que la palatale latérale est un phonème de l’espagnol contemporain ou une simple réalisation phonétique d’un phonème consonantique fricatif palatal ?

41. Cette question serait d’autant plus légitime que Zamora Munné et Guittart (1982 ; 90-91), dans leur ouvrage *Dialectología hispanoamericana*, plus de trente ans auparavant, indiquaient ceci :

Lleísmo es la presencia en el inventario fonemático de /ll/, segmento lateral palatal sonoro. Yeísmo en cambio es la ausencia de tal segmento a nivel subyacente y la presencia en su lugar de /y/, obstruyente palatal oral sonoro. Es decir los hablantes yeístas tienen en sus representaciones subyacentes /y/ donde los lleístas tienen /ll/.

42. Les hispanophones de la péninsule ont-ils encore dans leurs représentations sous-jacentes la palatale latérale, en raison notamment du digraphe *ll* qui jouerait un rôle de conservation de ce phonème dans les consciences ?

Ou bien a-t-on du mal, lorsque le changement linguistique se renforce au sein d’une synchronie donnée qui est la nôtre – et que l’on tend donc à percevoir comme « statique » – à acter une disparition ?

43. En l’occurrence, y-a-t-il déphonologisation ou coexistence de phonèmes ? Dans le cas où on opte pour la déphonologisation (ce qui est à discuter), convient-il de considérer l’existence d’un phonème fricatif palatal ou reconnaître simplement dans cette réalisation phonétique, un allophone du phonème palatal fermé /i/ ? Dans tous les cas, comment faire coexister le phonème latéral palatal et le *yeísmo*, sans contradiction et sans créer l’impression fâcheuse que les phonèmes du « centre » conservent un certain primat lié à leur dimension « *castiza* » ?
44. Toutes ces questions, ce me semble, pourraient être abordées à travers la notion de « diasystème », introduite par Weinrich (1953) et développée par Coseriu (1998 ; 9-16). Cette notion offre, en effet, l’avantage de permettre une mise à distance de l’idée d’un système clos, sous-jacente à nombre de descriptions linguistiques, tout en battant en brèche la tendance à privilégier, au détriment des autres, une « variété » de référence considérée comme prestigieuse au regard de divers facteurs historiques et socioculturels. En effet, le diasystème peut être défini comme un ensemble de sous-systèmes de « dialectes » différenciés mais intercompréhensibles entre eux et dont les structures et liens communs sont nettement perçus par les locuteurs, lesquels gardent ainsi le sentiment de parler une même langue, en dépit des différences et des variations qui traversent celle-ci.
45. Cette notion de « diasystème » permet donc de traiter la variation en langue comme un phénomène qui implique la coexistence de diverses formes co-occurentes (plutôt que concurrentes), soit donc de variantes, qui constituent autant de microsystèmes qui n’altèrent pas l’intercompréhension mutuelle des locuteurs ni leur sentiment de parler une même langue. Si elle était davantage utilisée comme ressource heuristique ou didactique, elle rendrait possible une prise en compte de la variation comme champ d’étude de prédilection, non pas des seuls dialectologues ou sociolinguistiques, mais des linguistes en général.
46. J’ai tenté de montrer que la description phonologique rencontrait une certaine difficulté à se défaire d’une forme de visée prescriptive, liée à une conception monocentrique de la norme. Aborder cette description à travers la notion de « diasystème » permet de prendre en compte la variation de

manière horizontale et dans le champ du savoir général, tout en permettant d’en restituer une visée diachronique. Dans cette perspective, le *yeísmo* pourrait être décrit sans difficulté, comme commun à l’ensemble du diasystème de l’espagnol actuel, dans une forme de co-occurrence avec des micro-systèmes intégrant encore la latérale palatale, cette dernière étant de plus en plus marginale, selon un processus de récession entamé depuis le XVIII^e siècle et en généralisation constante.

47. Une telle approche permettrait, de plus, d’accompagner le mouvement de la *Real Academia Española* qui se trouve engagée dans une dynamique polycentrique, comme en témoigne le terme « panhispanique », érigé désormais en moteur de sa collaboration avec les autres académies de langues des différents pays hispaniques et qui renferme en son sein les promesses de l’Un et du Multiple, pôles inhérents à toute langue qui vit et qui, donc, varie.

Bibliographie

BADIOU-MONFERRAN Claire, VERJEAN Thomas, *Disparitions. Contributions à l’étude du changement linguistique*, Paris, Honoré Champion, 2015.

CALERO VAQUERA Maria Luisa, CALVILLO JURADO Miguel, « Consideraciones sobre el *Yeísmo* en la enseñanza del español », *Cauce : Revista internacional de Filología, Comunicación y sus Didácticas*, n° 14-15, 1992, p. 37-46. <https://tinyurl.com/364m9zuj>

CANO AGUILAR Rafael, *El español a través de los tiempos*, Madrid, Arco/libros, 1997.

COSERIU, Eugenio, 1998, « Le double problème des unités “DIA-S”. Communication et Cognition », *Les cahiers DIA : Études sur la diachronie et la variation linguistique*, 1998, p. 9-16.

DARBORD Bernard, POTTIER Bernard, *La langue espagnole. Éléments de grammaire historique*, Paris, Nathan, 1988.

C. MENCÉ-CASTER, « La problématique de la ‘disparition’ et/ou de la co-existence... »

DELPORTE Marie-France, *Éléments de linguistique hispanique*, Paris, Éditions Hispaniques, 2018.

MARTINET André, « Économie des changements phonétiques », *Économie des changements phonétiques. Traité de phonologie diachronique*, Paris, Éd. Maisonneuve & Larose, 1955 (2005).

_____, « La synchronie dynamique », *La Linguistique*, n° 26, 2, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. 13-23.

MOLINA MARTOS Isabel, GOMEZ Rosario, « Variación yeísta en el mundo hispánico », *Iberoamericana Vervuert*, 2013. <https://tinyurl.com/2e3uawvd>

SAUSSURE Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Édition critique préparée par Tullio de Mauro, Paris, Payot, 1915 (1985).

WEINRICH Uriel, *Languages in Contact*, Publication of the Linguistic Circle of New York, n° 1, 1953 (1963).

ZAMORA MUNNE Juan Clemente, GUITART Jorge, *Dialectología hispanoamericana*, Salamanca, Almar, 1982.